Bons ou mauvais élèves

Numéro d'inventaire : 1979.33183
Auteur(s) : Yvonne Sarcey
Type de document : article
Période de création : 2e quart 20e siècle
Date de création : 1930
Matériau(x) et technique(s) : papier
Description : Page découpée d'un périodique.
Mesures : hauteur : 31,7 cm ; largeur : 23,8 cm (dimensions de la feuille)
Mots-clés : Punitions
Les mythes de l'enfance, l'enfant roi, l'enfant canaille, l'enfant prodige, etc.
Etudes, statistiques, enquêtes relatives au système éducatif
Utilisation / destination : presse (Yvonne Sarcey se questionne : "Les hommes célèbres, dans leur enfance, furent-ils de bons ou de mauvais élèves ?", elle donne la définition de cette dernière catégorie et il semblerait que ces hommes en faisaient partie.)
Historique : Cet article écrit par Yvonne Sarcey provient de "Les Annales politiques et littéraires", rubrique "Lettre de la quinzaine", du 15 mars 1930, n°2354.
Représentations : instruction, élève
Autres descriptions : Langue : Français
Commentaire pagination : p. 267

LETTRE DE LA QUINZAINE

Bons ou Mauvais Élèves

C'EST UNE QUESTION qui vient d'être agitée dernièrement. Les hommes célèbres, dans leur enfance, furent-ils de bons ou de mauvais élèves ? Par les réponses à l'enquête menée par Mme Yvonne Moustiers, on a pu constater qu'ils figurent assez pauvrement aux distributions de prix.

Et, d'abord, qu'appelle-t-on un mauvais élève ?

Je vais vous faire une confidence : je ne crois pas aux mauvais élèves. Il y a, je crois, des maîtres incompréhensifs et des enfants rêveurs ; des hommes férus de discipline pédagogique et des écoliers dont l'esprit s'évade aux champs ; des professeurs qui parlent pour la masse et de petits poètes qui n'entendent point le langage de la collectivité. Il y a des théoriciens intransigeants et de jeunes esprits sensibles seulement aux jeux de l'imagination. Il y a des sectaires qui croient au nivellement intégral des individus et que chaque tête est bien faite et chaque disciple bien portant, et de pauvres gosses qui souffrent des tendres infirmités de l'enfance. Petits êtres mal réveillés, vivant encore dans leur songe ; enfants nerveux ou maladifs pour lesquels l'abstrait est une torture et l'attention prolongée une douleur ; sensitifs trop impressionnables n'ayant pas encore trouvé leur équilibre et cherchant instinctivement la force sur quoi se reposer.

Si tant d'hommes célèbres furent de tristes écoliers, c'est peut-être qu'on ne comprit point leur nature, qu'ils surent mal s'adapter au régime obligatoire de la mémoire où triomphent certains solides petits gaillards dont le réservoir s'emplit mécaniquement et sans peine aucune.

« Il existe des gens, écrit Abel Bonnard, qui ont dans la tête d'énormes magasins de savoir dont ils ne font pas toujours grand'chose. On voudrait pouvoir leur prendre leurs provisions. »

Les enfants aux « énormes magasins de savoir » sont justement ceux qui récoltent d'authentiques couronnes scolaires, dont le nom figure en majuscules sur les tableaux d'honneur. Les mères, émerveillées, avec une feinte modestie, disent, en parlant d'un de ces phénomènes :

— Il ravit ses professeurs, et il a une facilité...

Peut-être le petit prodige fera-t-il son chemin, cela s'est vu, car savoir n'est pas nuisible. Où commence la calamité, c'est lorsque le savoir et le comprendre ne font pas bon ménage et que seule la pédanterie tient lieu d'originalité.

Le savoir doit naître naturellement, « comme l'arbre, la fleur et le fruit sortent de la terre, de la pleine terre au regard du ciel ». Mais où pratique-t-on cette école-là ? Est-ce au lycée ? On n'y a point le temps. Il faut, pour un troupeau de soixante têtes, déverser un maximum de connaissances en un minimum de temps. Attrape qui peut sa nourriture au vol. Or, certains enfants parmi les mieux doués, mais incomplets dans leur évolution intellectuelle, ont besoin de comprendre pour s'intéresser, et rejettent d'instinct tout ce qui ne chante pas dans leur cœur. Ils retiennent les images de la pensée et point les formules qui la précisent. Ils se passionnent aux récits qui charment leur lyrisme naturel et n'arrivent point à suivre les aridités chronologiques, didactiques ou scientifiques ; le mot à mot leur fait horreur, et il y a au fond de leur mémoire quelque ressort cassé qui ne leur permet pas de marcher à la vitesse collective.

Parmi ces anormaux, on trouve souvent les futurs hommes célèbres. Et qu'un Chateaubriand ait chauffé son génie aux rochers de Saint-Malo, désertant l'école ; que Lamartine ait pleuré si fort au collège que sa mère, pitoyable et intuitive, l'ait repris en hâte ; que tant d'hommes illustres se soient développés sans heures obligatoires de travail, au cœur même de la famille, dans le recueillement charmant de la pensée et de la nature ; ou alors, qu'étant aux lycées, on n'y ait point pressenti leur future valeur, cela n'est point pour étonner. Les lycées sont créés pour la collectivité, point pour l'individu. On ne regarde point au dedans des intelligences, ou à ce qu'elles peuvent offrir de rare ou de spécial ; on s'occupe du rendement général et du programme-dieu dont il ne faut pas déroger d'une ligne. Bon gré mal gré, il s'agit de le prendre, soit pour se l'assimiler, soit pour le vomir. L'enfant de génie souvent le vomit... Et même quand il fait effort pour s'y entraîner, son instinct secret le détourne de ces « énormes magasins ». Il rêve sur ce qu'il aime et, par l'esprit, s'évade de l'enfer auquel un écolier français est condamné.

Ainsi, sans le vouloir, sans le savoir, il réserve l'avenir.

Et c'est bien ce que je reproche à l'enseignement tel qu'on le pratique aux écoles où s'agglomèrent des peuplades d'enfants : c'est qu'on n'a pas le loisir de distinguer les tempéraments et qu'on n'adapte pas à chacun d'eux le traitement qui lui convient... Je vois agoniser des intelligences par l'uniforme façon qu'on a de les cultiver. On appelle paresse cette défense instinctive de l'enfant qui ne peut pas mourir sur ce qu'il ne comprend pas et qu'on ne prend pas le temps de lui expliquer. On appelle encore paresse cette impossibilité de l'enfant malade à fournir un effort au-dessus de ses forces. On appelle paresse cette difficulté de la mémoire qui se rebelle devant la formule et ne retient que l'âme des choses. On appelle paresse cette maladie de l'imagination qui ne se plaît qu'aux tableaux, aux réalisations enchantées, et qui se meurt sous l'implacable férocité du système unique.

Cette paresse-là n'est point une cause, mais un effet ; elle résulte du nivellement despotique dont certaines natures sensibles ne peuvent pas s'accommoder. Elle vient de ce fait mortel que, parmi tant d'érudits professeurs, on trouve fort peu d'éducateurs. Quand, par hasard, il s'en découvre un, on voit autour de lui les intelligences s'ouvrir ; la paresse fuit, les mystères se dissipent, les idées sortent de leur chaos ; chaque enfant s'épanouit dans son style et donne sa mesure ; il use de sa raison et non de celle d'autrui, car le bon éducateur se sert des défauts de l'enfant autant que de ses qualités, il force sa valeur dans ses retranchements, il allume le feu sacré. En un mot, il *crée*, il est le maître. A sa lumière, les mauvais élèves deviennent de bons élèves et l'on voit les hommes célèbres chanter ce phénix dans des vers émouvants :

Je vois que si j'ai fait vraiment ma rhétorique,
C'est sous les marronniers, en t'écoutant parler.
Tu commentais, dans ton langage poétique,
Homère, — et je voyais la grande mer s'enfler.

Ce sont quelquefois de doux philosophes, de petits poètes sans éclat, qui ont forgé de grandes âmes.

YVONNE SARCEY.

15. 3. 1930